

III

*Rêve et communication : faut-il réécrire le chapitre VII ?**

Le thème dont je voudrais partir aujourd’hui est celui du rapport entre le rêve et la communication.

Ce problème est plus vaste que celui du rapport du rêve et du langage auquel, notamment depuis Lacan, on aurait tendance à le réduire. Il y a des communications sans langage (au sens verbal de ce mot) et, inversement, il y a des éléments de langage qui ont perdu tout rapport avec une communication.

Mais la question – bien que renouvelée par la découverte de la psychanalyse, et le rôle joué par le rêve dans notre pratique – est en réalité bien plus ancienne que Freud. On peut même dire que l’interrogation à ce sujet est coextensive, chez l’être humain, à l’énigme que lui pose le rêve, ce fragment si étonnant de notre vie : quelque chose qui, depuis toujours, est apparu comme parlant, et en même temps radicalement soustrait à notre volonté de communiquer, et même à notre volonté tout court.

Pour plus de clarté, j’aimerais scinder la question en deux :

* Prononcé à Metz les 23-24-25 juin 2000 au congrès de l’ARPPE sur « Le rêve cent ans après ». Publié in *Le rêve dans la pratique analytique*, Paris, Dunod, 2003, p. 51-73.

– d'une part la communication *du* rêve, notamment dans la cure.

– d'autre part le rêve *comme* communication. Ou d'une façon plus générale : la relation du phénomène du rêve avec la communication interhumaine.

Ces deux problèmes sont intriqués, mais distincts.

LE PROBLÈME DE LA COMMUNICATION DU RÊVE

Problème évidemment à poser en rapport avec la communication qu'est *l'analyse* elle-même. Notre pratique, en effet, a considérablement élargi ce qu'on pourrait nommer le quantum de verbalisation de rêves rêvés, et surtout elle a radicalement élargi la façon de « traiter » ce matériel.

De nos jours, cent ans ayant passé depuis la *Traumdeutung*, et de nombreuses évolutions s'étant produites, changements volontaires et justifiés en théorie, mais aussi changements subreptices de notre pratique, on pourrait distinguer deux attitudes majeures chez les analystes, qu'on peut opposer de façon un peu caricaturale :

- l'attitude purement subjectiviste, ou intersubjective ;
- l'attitude objectiviste.

Je dis « caricaturale », car on peut rencontrer bien des positions plus nuancées.

L'attitude intersubjective

Tout se passe dans le dialogue analytique, dans son *hic et nunc*.

Pour l'introduire, j'aimerais rapporter un souvenir personnel mais finalement bien banal. Lors d'un colloque ou d'un congrès, on m'avait invité, comme intervenant, à discuter la présentation d'un analyste en formation. Travail bien préparé, il pose la question, justement : comment interpréter le rêve, aujourd'hui. Malheureusement, la réponse est venue avant la question. À peine le jeune ana-

lyste eut il commencé le récit du rêve de son patient que mes voisins de tribune, aînés de ce candidat, se mirent à l'interrompre pour lui en remontrer. Il n'avait pas compris ce que le patient lui disait *du fait même de lui raconter* ce rêve. Le transfert, voire le contre-transfert, étaient évidents. Bref, le problème de l'interprétation du rêve s'était évanoui aux dépens de ce qu'on nomme parfois la dynamique intersubjective.

C'est là une attitude fréquente. On s'en tient au contenu manifeste. Plus exactement, celui-ci est pris uniquement à sa valeur d'énonciation. *Non pas* : que signifie ce rêve ?

Ni même, pourquoi tel analyssant a-t-il rêvé cela à ce moment de l'analyse ? mais : que me dit-il *en racontant* ce rêve ?

Ces interprétations sur-le-champ, nous les connaissons tous dans les réunions entre analystes :

– Le plus souvent, elles s'appuient sur un symbolisme très général.

– Le contenu manifeste n'est pas considéré comme dissimulant quelque chose de foncièrement hétérogène. Il est pris comme tout autre discours, quitte à lui appliquer quelques modifications simples : transformation dans le contraire, dénégation, jeux de mots du type calembour.

On ne saurait exagérer les ravages qu'a pu opérer la piste lacanienne de l'écoute des signifiants lorsqu'elle est suivie de façon exclusive. Car alors, à la limite, celle-ci ne « s'autorise » jamais que de l'écoutant. C'est l'écoutant qui décide, et lui seul, que l'expression « prendre sur soi » comporte une allusion au rapport sexuel. C'est l'écoutant et lui seul, qui choisit d'entendre « ah ! que c'est difficile à dire » comme « ah *queue* c'est difficile à dire »¹. On ne saurait ici se réclamer sans mesure de l'exemple de Freud, et de son recours fréquent aux plus ou moins « bonnes » plaisanteries pour appuyer ses interprétations. Car les interprétations de Freud, nous y reviendrons, sont loin de revendiquer la sou-

1. Exemples empruntés à l'article de J.-C. Lavie, « Parler à l'analyste », NRP, 5, 1972.

veraineté que décrètent souvent nos maîtres interprètes. Si on pousse dans ses retranchements cette prétendue souveraineté, son seul recours est finalement de prétendre que le seul inconscient est celui qui est tapi dans le langage commun, indépendamment de la façon dont l'individu croit s'en servir, alors que lui-même ne ferait que le servir. Donc un inconscient collectif¹.

Résumons-nous : dans une certaine conception du dialogue analytique, l'analyse du rêve apparaît comme définitivement dépassée. Freud croyait à tort parler du rêve, alors qu'en réalité il ne parlait que « de la façon verbale dont le rêveur rend compte de son rêve »². L'analyse du rêve aurait permis de mettre en évidence des mécanismes, dont on se serait rendu compte, par la suite, qu'ils étaient universels et propres au langage :

« Entendre le rêve comme un discours a permis aux analystes de pouvoir entendre le discours comme un rêve, c'est-à-dire comme obéissant à la même grammaire du discours inconscient »³.

Je mentionnais à l'instant Lacan ; mais ceci mérite des nuances : nulle part Lacan n'a, me semble-t-il, prôné cette sorte de réintégration du rêve dans le discours en général, ni un abandon des règles propres à l'interprétation du rêve. Et, d'autre part, ce mépris de la fameuse « voie royale » est un phénomène qui, dans le monde analytique, n'est nullement restreint à la sphère lacanienne. Il va de pair, me semble-t-il, avec le déclin de la référence à l'inconscient individuel dans la pratique et la théorie de la cure.

Il n'en reste pas moins que Lacan n'est pas étranger à cette dérive, notamment par son assimilation pure et simple des mécanismes du travail du rêve – déplacement et condensation – à des modes universels de fonctionnement du langage : métonymie et métaphore. Une assimilation

1. Collectif et spécifique de chaque langue : que (queue) de que (queues) dans la langue française !

2. *Ibid.*, 294.

3. *Loc. cit.*, p 294.

qui, bien que mille fois critiquée, arguments à l'appui¹, n'en a pas moins conforté la rumeur selon laquelle le rêve était un discours comme les autres.

À ce facteur vient s'en ajouter un autre : l'assimilation de la règle analytique – libre association du côté de l'analysant – attention également flottante du côté de l'analyste – à une sorte de mise entre parenthèses de la réalité, au sens d'une « réduction phénoménologique », à une suspension de toute la dimension référentielle du discours, dont on ne devrait plus se préoccuper. Dès lors, il serait parfaitement indifférent de savoir si le discours de l'analysant se réfère à un rêve, une fantaisie, un événement de la vie quotidienne, les propos d'une tierce personne, etc.

Winnicott dit quelque part que l'analyste doit raisonnablement ne pas feindre d'ignorer, en présence de son patient, que le roi George est mort ce jour-là. Or, précisément, pour ceux que Winnicott critique ici implicitement, l'énoncé « le roi George est mort » ne ferait partie que de l'énonciation de l'analysant et l'ascèse psychique de l'analyste serait telle que, pour lui, seule cette énonciation devrait occuper le champ psychique.

Si l'analyse est suspension totale de réalité, alors il est certain que le « référent-rêve » perd tout privilège. Qu'on pense pourtant à cette petite expérience qui n'est pas rare, et que j'appellerai la distraction de la première minute. Donc, pendant, les premières secondes d'une séance, le psychisme de l'analyste est parfois en retard sur le discours du patient, ayant été distrait par quelque circonstance extérieure ou intérieure. Voilà donc l'analyste qui émerge à l'attention et entend ces mots : « ... alors la voiture a heurté légèrement le cycliste, etc. » Je mets au défi n'importe lequel de nos collègues de ne pas s'être pour le moins interrogé : est-ce un rêve qu'il me raconte, est-ce un incident survenu réellement ? Et je le mets au défi de n'avoir pas tenté, par-devers lui, de rattraper des indices

1. Parmi bien d'autres critiques, cf. J.-F. Lyotard, *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 250-260.

lui permettant de reprendre, pour ainsi dire, le train du discours en marche.

Resserrons les choses : avec le point de vue subjectiviste, qui suspend toute référence à quoi que ce soit d'extérieur au discours dans la séance – même la référence à l'inconscient et à ce phénomène privilégié qu'est le rêve –, ce sont près des trois quarts de l'œuvre de Freud qui deviennent caducs. Non seulement l'interprétation du rêve, mais les travaux sur la psychopathologie de la vie quotidienne, le trait d'esprit, etc. Mais aussi ses travaux de psychanalyse dite appliquée, s'il est vrai que, comme l'énonce parfois Viderman, la suspension de la référence doive, ici encore, être la règle : « peu importe ce qu'a vu Léonard... peu importe ce qu'a dit Léonard... ce qui importe, c'est que l'analyste... le fait exister en le disant »¹.

Le point de vue de Freud quant au rêve restera tout au long de sa vie objectiviste.

Objectiviste en ce qu'il suppose que le « rêve rêvé » existe, que le souvenir du rêve est autre chose, et le récit du rêve encore autre chose. On ne lira pas sans intérêt tel passage du chapitre VII, au sujet de l'oubli du rêve, et des censures supplémentaires que le récit peut introduire. Freud n'hésite pas, pour le démontrer, à faire répéter une seconde fois le rêve, afin de noter les différences entre les deux récits : « Les points où il a modifié l'expression m'ont été signalés comme des points faibles du déguisement du rêve [...] C'est de là que peut partir l'interprétation du rêve. Le narrateur a été prévenu par mon invitation, que je compte déployer des efforts tout particuliers pour la solution du rêve ; il protège donc rapidement, sous la poussée de la résistance, les points faibles [...] il attire ainsi mon attention sur l'expression qu'il a laissé tomber » (GW, 519-520).

On voit ici l'attitude réaliste de Freud. Le rêve existe en dehors de son récit, en dehors de ce qu'en fera l'analyse. Et

1. *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970, p. 164.

la meilleure preuve, pour lui, c'est que le phénomène psychique du rêve déborde de toutes parts l'usage que l'analyse en a fait, comme « voie royale vers l'inconscient ». Aussi tardivement qu'en 1923, Freud discute pied à pied l'objection selon laquelle les rêves de l'analysant seraient entièrement façonnés par la situation analytique et la suggestion de l'analyste. Sa conclusion mérite d'être citée :

Le patient « se souvint de rêves qu'il avait eus avant d'entrer en analyse, et même avant d'en avoir appris quoi que ce soit, et l'analyse de ces rêves exempts de tout soupçon de suggestion produisit les mêmes interprétations que celle des rêves ultérieurs... »

Et Freud conclut : « Je suis d'avis qu'il est bon de toute façon de penser, à l'occasion, que les hommes avaient déjà coutume de rêver avant qu'il y eût une psychanalyse » (OCFP, XVI, p. 165, *GW*, XIII, p. 309).

Admettre qu'il existe un objet-rêve, révélateur indépendamment de son inclusion dans le transfert, c'est admettre la possibilité d'une attitude différente à son égard, qu'à l'égard de tout discours dans la cure. Une attitude qu'on peut désigner, avec Guy Rosolato, comme « technologique », avec les réserves majeures suivantes :

Le terme de technique n'est pas péjoratif, il doit être associé à celui de souplesse, et implique seulement que l'écoute et l'intervention s'adaptent à leur objet particulier.

Le mot de « technique » renvoie, malgré son aspect terre à terre, à la découverte majeure de Freud, lorsque celui-ci définit prioritairement l'analyse comme une procédure permettant de connaître des processus à peu près inaccessibles autrement.

Je me référerai ici, très rapidement, non seulement à l'époque de Freud, mais à une psychanalyste contemporaine, Danielle Margueritat¹, dont l'abord me semble ici marqué d'une fidélité du meilleur aloi à la ligne freudienne. Mais, citons d'abord Ferenczi qui préconise,

1. « L'analyste et le rêveur », in *Le fait de l'analyse*, n° 4, mars 1998, p. 172-173.

pour l'écoute des rêves, une écoute toute différente de « l'attention flottante » : « [...]il faut s'efforcer de noter minutieusement le texte des rêves. Je me fais souvent répéter les rêves compliqués une seconde fois, et même une troisième fois si nécessaire »¹.

Citons maintenant Danièle Margueritat :

« Que m'arrive-t-il quand on *me* raconte un rêve ? D'abord il m'arrive quelque chose car j'ai tendance à isoler les rêves, non du contexte de l'analyse mais de l'ensemble du discours de la séance. »

Et le thème revient comme un leitmotiv, celui de l'événement-rêve, c'est-à-dire, finalement, ce que Freud désigne comme « l'autre scène » :

« Donc, quand on me raconte un rêve, l'alerte sonne, mon attention se mobilise » (attention et vigilance, non pas abandon pur et simple).

« Donc un rêve arrive, et je suis la proie d'un trouble du rythme du temps,... »

« Donc arrive un rêve, avec ses associations... »

« Avec ses associations ». J'y insiste et c'est un second aspect essentiel. Le rêve n'est pas assimilable à ses associations. Au point que Freud, en 1923 toujours, énumère différentes règles possibles, différents ordres pour aborder et obtenir les associations. Et, chez Danielle Margueritat, cette séquence étonnante, à propos d'un rêve où il était question de verres de contact :

« je ne savais plus si nous en étions au récit du rêve ou aux associations, et comme je lui posais la question, elle me répondit : "c'était dans le rêve, mais dans le rêve c'était des lentilles, et je n'avais pas envie de prononcer ce mot". Abord, ici encore, strictement freudien, qui considère comme révélatrice la différence de formulation entre le rêve-rêvé (lentilles) et son récit, déjà plus censuré que le rêve (verres de contact) »².

1. *OC*, III, p. 198.

2. *Op. cit.*, p. 186.

Qu'on m'entende bien ; l'analyse depuis Freud, et encore plus après lui, ne peut se passer de la dimension de l'énonciation, ou, pour employer d'autres termes, l'adresse, ou le transfert. Mais, à l'inverse, elle ne peut utiliser ce prétexte pour dissoudre complètement le rêve dans son récit, c'est-à-dire, précisément, ce que Freud considère comme plus mensonger, plus déguisé, plus défensif que le rêve... « *lui-même* ».

Je crains qu'on ne puisse aller beaucoup plus loin pour ce qui est de la « communication du rêve » ; s'en tenir au dilemme entre le réalisme freudien, qui admet l'existence de réalités matérielles ou psychiques auxquelles tout discours se *réfère*, y compris dans l'analyse, et une sorte d'idéalisme du discours, d'abord le discours dans l'analyse, puis tout discours en général : une attitude qui renouvelle en la radicalisant une position sophistique : le rêve ne serait que le discours sur le rêve, de même que l'amour ou la paternité (etc.) ne seraient jamais que les mots « amour », « paternité »....

LA COMMUNICATION ET LE RÊVE RÊVÉ

M'étant rallié sans ambiguïté à la position freudienne sur ce point, je n'en suis que plus à l'aise pour aborder librement la question de la « communication *dans* le rêve », que je formulerai ainsi : le rêve lui-même, le rêve-rêvé, a-t-il quelque chose à faire avec la communication interhumaine ?

Ici, nous nous heurtons à deux propositions péremptoires de Freud, choquantes et révélatrices dans leur formulation abrupte :

Du côté « efférent », c'est-à-dire, à la sortie du processus :

« Le rêve ne veut rien dire à personne, il n'est pas un véhicule de communication » (*GW*, XI, 238).

Et du côté « afférent » :

« Les paroles de l'analyste [...] agissent de façon ana-

logue aux stimuli somatiques qui, pendant le sommeil exercent leur action sur le rêveur » (XI, 245).

Cette dernière affirmation, prise absolument, signifie que le rêve ne tient compte d'aucun message, ou ce qui revient au même, qu'il traite tout message comme un stimulus purement matériel.

Ce terme de message (*Botschaft*) est relativement rare chez Freud, et il est d'autant plus instructif de mentionner les passages où il intervient : essentiellement à propos de la télépathie. Je résume en quelques mots de quoi il s'agit. Dans les années 1920, Freud, influencé notamment par Ferenczi, s'intéresse aux phénomènes dits « occultes », et ceci sous deux formes : prévision de l'avenir. Transmission de pensée. Deux phénomènes qui pourraient notamment et éminemment se traduire dans des rêves *prémonitoires* d'une part, *télépathiques* de l'autre. La position de Freud ne variera guère à ce sujet¹ : La prémonition est inadmissible en théorie (tout simplement parce qu'elle inverserait la flèche du temps), et n'a jamais été démontrée dans l'expérience. En revanche, Freud admet formellement, sur la base notamment d'expériences personnelles, la possibilité de transmission, ou « transfert » de pensées, ou de souvenirs à tonalité fortement affective.

Mais ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas de prendre parti sur la télépathie elle-même, c'est le rapport entre ce message télépathique et le rêve dans lequel on le retrouve éventuellement. Ne serait-ce pas là un cas où le rêve serait le récepteur d'une certaine parole et ceci quelle que soit la façon dont elle nous parvient ? Or Freud va être ici radical. Selon lui, la théorie du rêve n'a pas à être changée d'un iota pour rendre compte de cette éventualité. En effet, *de même que tout autre message*, le message télépathique ne parvient pas au rêve comme une parole : il est traité comme tout autre stimulus *matériel* :

1. Cette position fait déjà l'objet du dernier paragraphe de *L'interprétation des rêves*. Pour un court résumé, cf. « La signification occulte du rêve », 1925, OCFP, p. 184 sq.

« Le message télépathique est traité comme un morceau de matériel en vue de la formation du rêve, comme un autre stimulus venant de l'extérieur ou de l'intérieur, comme un bruit dérangeant venant de la rue... » (OCPP, XVI, 131).

Cette assimilation du message à un *bruit*, c'est évidemment ce que nous allons devoir contester. Et pour ce faire, il est indispensable d'entrer quelque peu dans la machinerie psychique, « l'appareil de l'âme » comme dit Freud, tel qu'il est décrit dans le chapitre VII de la *Traumdeutung*.

L'appareil, donc, tel que Freud va le décrire et faire évoluer sous nos yeux.

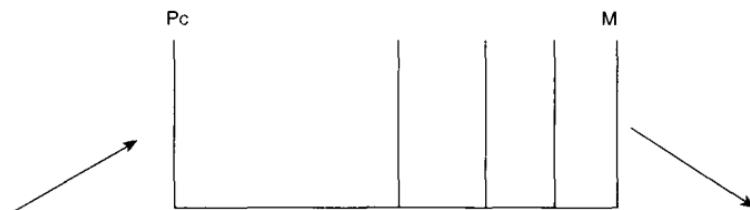


Schéma I (1)

– Ce n'est pas un appareil somatique.

Le corps, ce sont, pourrait-on dire, les deux flèches, afférente et efférente.

– Ce n'est pas un appareil neurologique. Les systèmes sont des systèmes virtuels, psychiques. Ceux-ci sont peut-être produits par la neurologie, mais sans correspondance directe avec elle.

– Admettons donc que c'est « l'appareil psychique ».

– Autre nuance : c'est une coupe bidimensionnelle d'un appareil tridimensionnel, c'est-à-dire d'une sorte de baquet parallélépipédique, où sont suspendus, comme des plaques photographiques, les systèmes de souvenirs..

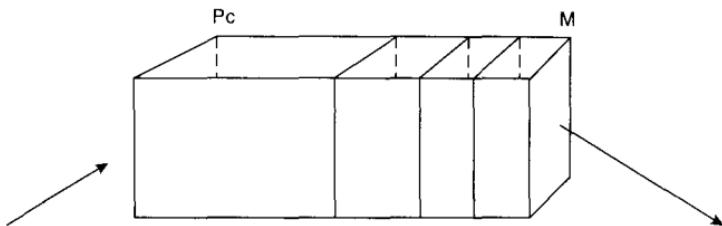


Schéma I (2)

Arrêtons-nous – pour notre propos – aux deux extrémités.

Perception la flèche afférente
 Motilité la flèche efférente

Selon Freud, il n'y a de communication, de message, ni à l'entrée, ni à la sortie. À l'entrée et à la sortie, il n'y a que des actions matérielles. C'est donc un appareil purement behavioriste, dont le modèle, dit Freud, est le réflexe.

« Le processus réflexe reste aussi le modèle de tout fonctionnement psychique » (OCFP, 591).

Je vais tout de suite à l'état du sommeil. Afférences et efférences sont – *presque* – totalement abolies.

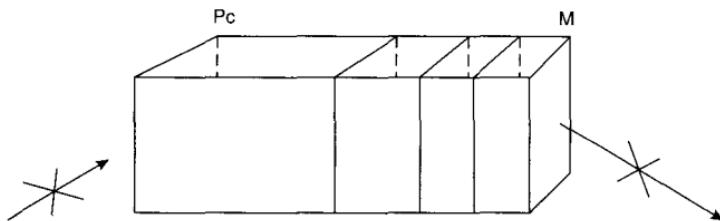


Schéma I (3)

Mais c'est justement ici qu'une différence serait instructive : celle qu'il faut établir entre d'une part ce qui est de l'ordre de la perception non significative, et d'autre part ce qui est de l'ordre du message. C'est ainsi que Bourguignon

gnon fait état de nombreuses expériences, montrant que des stimuli significatifs, des mots par exemple, sont beaucoup mieux perçus que des stimulations matérielles, par le dormeur ; soit qu'ils le réveillent, soit, éventuellement qu'ils soient intégrés dans les pensées du rêve.

Ces remarques nous laissent dans la perplexité quant au schéma freudien. Si l'appareil psychique humain n'est pas à insérer, comme le voudrait Freud, entre deux pôles, celui du stimulus et celui de la réaction, mais entre un pôle des messages reçus et un pôle des messages émis, alors le plus sage serait peut-être de laisser le schéma en attente, quitte à le reprendre à partir d'autres données.

La *Traumdeutung* est un travail immense. L'essentiel des chapitres II à VI est consacré à deux trajets, considérés comme réciproques, même s'ils ne sont pas identiques : le trajet interprétatif, remontant du récit du rêve à ses éléments d'origine, et, à l'inverse le trajet du travail de rêve, supposé rendre compte réellement de la genèse du rêve rêvé et du rêve raconté. Quant au chapitre VII, il développe deux ou même trois thèses majeures, liées d'ailleurs entre elles :

- le rêve est un accomplissement de souhait ;
- le rêve est hallucinatoire (ce qui est à expliquer) ;
- le rêve est le gardien du sommeil.

Sur la deuxième thèse, l'hallucination, Freud restera jusqu'à la fin insatisfait, proposant des explications variables à cette reviviscence. En revanche la thèse de « l'accomplissement de souhait » est fondamentale. *Dans son énoncé même*, elle donne à réfléchir :

- non pas le rêve exprime un souhait,
- ni même, le rêve présente un souhait comme accompli,
- mais : le rêve *est* un accomplissement de souhait, et ceci sans aucune distance entre le souhait et son accomplissement. Le rêve, dit encore Freud, s'exprime au présent, et non pas à l'optatif (nous passerons sur l'inexactitude apparente, qu'il y a à opposer un « temps » – le présent – et un « mode » – l'optatif. En fait, selon Freud, le rêve s'exprimerait au présent de l'indicatif).

Ce souhait, Freud, en définitive, le renvoie toujours à un souhait archaïque, et, malgré certaines dénégations, sexuel, lequel est toujours, selon la métaphore bien connue, le « capitaliste » du rêve. Or, la base de toute cette démonstration renvoie à une théorie, à un modèle de l'origine du souhait – ou désir – infantile, à savoir « l'expérience de satisfaction ». Cette « *Befriedigungserlebnis* » est reprise elle-même du « Projet de psychologie scientifique », et nous devons nous y attarder un moment.

L'enfant est soumis à une tension interne, celle du besoin. Explicitement ici, le besoin en question est celui de la faim, ce qui renvoie évidemment à l'expérience de l'allaitement.

Le besoin alimentaire est conçu, d'une façon assez vraisemblable, comme une montée continue de tension, à laquelle l'organisme ne peut échapper. Imaginons, malgré la trivialité de l'exemple, une bouilloire sur le feu. L'eau bout, le couvercle clapote. Ou bien personne n'intervient, et l'énergie calorique continue à s'évacuer de façon désordonnée ; « l'enfant affamé, va crier ou gigoter ». Mais c'est là un ensemble de gestes qui ne sont pas susceptibles de provoquer l'arrêt du stimulus. Ou bien va survenir ce que Freud nomme l'action spécifique ; « l'aide étrangère » (mot curieux pour désigner la mère)¹ qui, alertée par les cris, apportera la nourriture, faisant cesser, pour un long moment, l'excitation.

Voici maintenant comment Freud explique la naissance du *souhait* : une connexion psychique s'est créée, associant désormais le souvenir de la nourriture et le souvenir de l'excitation de la faim. Lors de la renaissance de l'état de tension, la faim va donc faire renaître l'image de la nourriture, et, si la nourriture réelle ne survient pas, son image sera investie avec une telle force qu'elle acquerra une intensité hallucinatoire. « Une telle motion est ce que nous appelons un souhait ; la réapparition de la perception est l'accomplissement de souhait, et le plein investissement

1. « L'individu secourable » est-il dit dans le « Projet ».

de la perception à partir de l'excitation de besoin est la voie la plus courte menant à l'accomplissement de souhait [...] Le souhaiter débouche donc dans un halluciner... »¹

C'est un modèle bien connu, rebattu même. On peut tenter d'y voir la naissance même de la sexualité infantile ; mais pour ce faire, il faut passer par-delà deux insuffisances majeures.

D'une part, il n'est pratiquement pas question chez Freud de communication, encore moins de dialogue, entre mère et enfant. Le message de l'enfant se réduit à des mouvements purement mécaniques ; quant au message de la mère, on ne lit chez Freud qu'un *apport purement matériel de nourriture*.

Mais d'autre part et surtout, l'action se déroule sur le plan d'un seul besoin, ici le besoin *alimentaire*. L'objet apporté est l'aliment, le lait. Et on ne voit pas comment la trace mnésique de la perception pourrait être autre chose qu'une image *alimentaire*.

L'expérience dite « de satisfaction » est certes un modèle fécond, qu'on peut développer dans le sens du surgissement du sexuel sur la base d'une relation d'autoconservation. Encore faut-il d'abord *renoncer à croire à l'illusion que nous propose Freud*. Du chapeau de la faim, d'un instinct d'autoconservation, l'illusioniste Freud prétend faire sortir, par magie, le lapin de la sexualité. Impossible si la sexualité n'y a pas, d'abord, été cachée quelque part. De l'image du lait peut bien dériver, par association, celle du sein. Mais c'est alors un sein instrumental, moyen et symbole de la satisfaction alimentaire et de rien d'autre.

L'expérience de satisfaction ne peut se dédoubler, déboucher sur le sexuel, que si quelque chose du sexuel s'y logeait dès le départ, donc si elle était d'emblée double, ambiguë, et pour tout dire, énigmatique.

Dès lors, pour retrouver cette dualité sexuel/autoconservatif, il n'y a que deux solutions. Ou bien supposer que,

1. OCFP, p. 619-620.

dès le départ, agissent chez l'enfant deux besoins d'origine interne, l'un alimentaire, l'autre sexuel : c'est, dans sa version la plus simplifiée, la théorie dite de l'étayage. La sexualité infantile serait présente d'emblée, endogène, mais aurait besoin, pour s'affirmer, de s'étayer sur la fonction d'alimentation. J'ai dit plus d'une fois combien une telle théorie était peu satisfaisante, renvoyant à une pulsion sexuelle orale innée, que rien ne permet de présupposer dans la psychologie de l'enfant.

La seconde interprétation me paraît beaucoup plus plausible, et permet de conserver la base de l'expérience de satisfaction. Oui, cette expérience est d'abord de l'ordre de l'autoconservation. C'est une expérience d'ailleurs beaucoup plus complexe, plus chargée de significations et d'affects que le simpliste modèle de la bouilloire : c'est un début de communication réciproque, qui s'instaure dès les premiers instants de la vie, probablement sur la base de certains montages innés, qui rapidement vont se développer (« *Attachment* », « *Bindung* »).

Mais l'essentiel, pour le psychanalyste, n'est pas là : il est dans l'introduction de l'élément sexuel, et ceci, non pas du côté de la physiologie de l'enfant mais du côté des messages venant de l'adulte. Très concrètement, ces messages se situent du côté du sein, le *sein sexuel de la femme*, compagnon inséparable du lait autoconservatif.

J'ai tenté de donner un modèle pour ce qui est ici une véritable genèse de l'inconscient et de la pulsion dont les représentations-chooses inconscientes sont désormais la source. Je ne m'attarderai pas sur ce modèle dit « traductif » du refoulement, qui implique d'une part une tentative de traduction par l'enfant des messages énigmatiques, doubles, de la mère, et d'autre part l'échec partiel de cette traduction, dont les restes non traduits constituent précisément les éléments de l'inconscient. J'ajouterai seulement, sans pouvoir y insister, qu'on ne peut plus s'en tenir à une conception de la naissance de la pulsion sexuelle qui se limiterait à un seul temps (ce qui est précisément le cas pour le modèle simple

de l'expérience de satisfaction)¹. Or, c'est Freud lui-même qui nous a enseigné par ailleurs que toute inscription inconsciente nécessitait au moins *deux temps* : l'expérience elle-même et sa *reprise* signifiante que je nomme pour ma part traduction (nécessairement imparfaite). Pour compléter le modèle de l'expérience de satisfaction, il faut donc le modifier profondément : substituer la notion de message à celle de perception ; introduire la dualité, le compromis entre sexuel et autoconservatif, du côté du message adulte ; enfin, faire jouer pleinement la notion d'après-coup.

Mais ce que je voudrais noter maintenant, c'est que l'introduction des notions de message et de signifiant ne laisse pas inchangé le problème dit de « l'identité de perception », et celui de l'hallucination. Dans la perspective freudienne, ce sont des restes perceptifs, ceux de l'objet satisfaisant, qui sont reproduits, avec une telle force qu'ils sont même hallucinés. Au point d'ailleurs qu'on peut bien se demander comment l'enfant sortirait d'une hallucination pleinement satisfaisante pour le besoin, et pourquoi il chercherait encore l'aliment, alors qu'il le possède totalement de façon hallucinatoire. *Mais* si on introduit la notion de message, explicitement les messages de l'adulte, ce qui va se trouver rejeté dans l'inconscient, ce ne sont pas des perceptions inertes, fortuites et sans signification intersubjective. Ce sont des morceaux de message, des signifiants qui, extraits de leur contexte, prennent une consistance de quasi-chooses : ces signifiants désignifiés sont bien autre chose que des souvenirs ; ayant perdu leurs liaisons de sens, leurs relations contextuelles dans le temps et dans l'espace, ils

1. « Dès que ce besoin [de nourriture] survient une nouvelle fois, il se produira, grâce à la connexion établie, une motion psychique qui veut investir de nouveau l'image mnésique de cette perception et provoquer de nouveau la perception elle-même, donc à proprement parler, rétablir la situation de la première satisfaction. Une telle motion est ce que nous appelons un souhait ; la réapparition de la perception est l'accomplissement de souhait... », OCFP, p. 619-620. Les mots : « de nourriture » ajoutés par moi ressortent directement du texte deux lignes plus haut.

s'imposent tout naturellement comme ayant la valeur de réalité psychique. Dès lors, il n'y a pas à chercher comment un supplément d'intensité peut s'ajouter à une perception, pour la transformer en hallucination ; problème qui ne cessera de hanter Freud, et auquel il donnera les solutions les plus diverses et les plus contradictoires, depuis le « Projet de Psychologie scientifique » jusqu'au « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve ». Dans ce dernier texte, il semble bien que Freud échoue finalement sur l'objection majeure qu'il soulève : une régression très poussée à des « images mnésiques visuelles très nettes » peut se produire « sans pour autant que nous les tenions un instant pour une perception réelle » (OCFP, X, 256).

Sans pour autant prétendre résoudre la question, j'aimerais indiquer une piste qui me paraît féconde : la *question de l'hallucination* du rêve ne saurait être détachée de celle de l'hallucination clinique. Or, ici, Freud va s'en tenir à un soi-disant modèle clinique, ce qu'on nomme l'*amentia de Meynert*, entité qui a disparu presque aussitôt après avoir été décrite¹. En revanche, tous les psychiatres tombent d'accord pour considérer que l'hallucination est prioritairement de l'ordre de la parole, entendue ou prononcée. Les hallucinations visuelles, en clinique, sont relativement rares et surtout bien localisées.

De plus, pour aller plus loin, la question n'est pas exactement celle du « sensorium » en cause (la vue ou l'ouïe), mais la présence ou non d'un message. Le visuel, tout comme l'auditif, peut être porteur d'un message. Depuis Clérambault, depuis Freud avec le cas Schreber, depuis Lacan et son séminaire sur les psychoses, la vieille notion de « perception sans objet » s'efface devant celle bien plus féconde, d'un *message sans émetteur, ou avec un émetteur indéterminé*.

Cette clé en main, les recherches concernant l'hallucination du rêve devraient s'orienter vers une description

1. Cf. Christine Lévy, Friesacher, *Meynert-Freud, « l'amentia »*, Paris, PUF, 1983.

plus élaborée, voire phénoménologique : délimiter par exemple ce qui ressortit véritablement au visuel, à l'auditif (paroles prononcées), et surtout à la conviction et au discours intérieur : ce que, en clinique, on nomme hallucinations psychiques verbales : « *je me disais* que mon ami Pierre était dans la pièce ».

D'autre part, il faudrait repenser mieux l'articulation entre deux facteurs mentionnés par Freud, et qui sont loin d'être équivalents. D'une part l'hallucination proprement dite et d'autre part le fait que le rêve ne possède que le « présent » de l'indicatif, au point de ne laisser aucune distance entre l'expression du souhait et son accomplissement. Peut-être, d'ailleurs, l'analogie que Freud établit avec le temps grammatical du présent (« mon père meurt ») serait elle à rediscuter, par rapport à un infinitif (« mon père mourir ») et un subjonctif (« que mon père meure »)¹.

Notons seulement ceci : si nous acceptons l'idée que l'inconscient se caractérise par la disparition des liaisons du discours, les modalités diverses de l'énonciation (les modes grammaticaux) doivent y être absentes. En ce sens, l'inconscient serait toujours au « présent » c'est-à-dire *présentant* toujours ses contenus comme « accomplis ». Ce serait à peine forcer les choses que de dire que l'inconscient, par sa consistance de chose, est *par lui-même* « hallucinatoire ». À ceci près bien sûr qu'il reste... inconscient.

Tout ceci pour faire sentir que l'idée même d'accomplissement hallucinatoire d'un souhait inconscient comporte quelque chose de tautologique. L'accomplissement, comme actuation, abolition de la distance entre signifiant et signifié, est *par lui-même* présentation hallucinatoire ; et ceci précisément lorsqu'il s'agit du souhait inconscient.

C'est en ce sens que j'ai toujours considéré comme superflu d'attribuer une réalité psychique, clinique, à la soi-disant hallucination du nourrisson. Il ne s'agissait là que d'une métaphore pour donner à pressentir la constitu-

1. Cf. Une discussion de ce point à propos de « l'homme aux rats », in *Problématiques*, I, p. 273-280.

tion d'un inconscient intemporel, donc toujours présent et actuel, actué pourrait-on dire.

Je vais en revenir à ma question majeure, le *rêve* est-il, oui ou non, *communication*. Mais auparavant je vais tenter, en quelques minutes, d'aborder un problème spécifique, lié au modèle freudien dit de l'appareil psychique dans le chapitre VII¹.

Freud, dans les différentes versions qu'il en donne, fait un peu varier la position des lettres, à l'extrême droite. J'en donne le schéma suivant à deux dimensions.

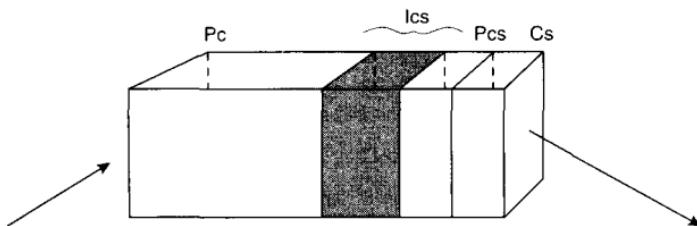


Schéma II (1)

Ce schéma a l'intérêt de poser un problème : la conscience se trouve aux deux bouts de l'appareil : à gauche comme conscience perceptive du monde extérieur, et à droite, immédiatement après la censure du Pcs, comme conscience des processus internes. Or, pour Freud, ces deux types de conscience n'en font qu'un et sont tous deux liés à une perception.

Et c'est ici que s'introduit une note, rédigée en 1919 (*GW*, 547, *OCFP*, p. 594). Je cite :

« le développement ultérieur de ce schéma ici déroulé linéairement devra tenir compte de l'hypothèse que le sys-

1. Pour un développement plus détaillé, je renvoie à *Problématiques*, V, p. 34-83.

tème qui suit le Pcs est celui auquel nous devons attribuer la conscience, et que donc $Pc=Cs$ ».

Malgré les apparences, cette note est claire. Elle nous dit que le schéma du baquet n'est linéaire que parce qu'il a été *déroulé*. Et qu'il faut donc le réenrouler, pour faire coïncider les deux extrémités, c'est-à-dire les deux modalités de la conscience.

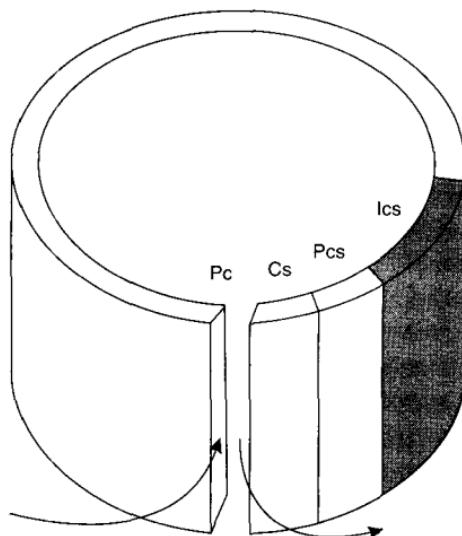


Schéma II (2)

C'est un modèle. Freud, malgré ce qu'il promet dans cette note, ne l'a jamais explicité par la suite. Presque personne n'a remarqué cet enroulement. Depuis janvier 1972 (*Problématiques*, I : « l'angoisse dans la topique ») puis en 1980, je n'ai cessé de m'y référer.

C'est un *modèle*, et comme tel, il ne faut pas se hâter de l'appliquer à une seule réalité. Il est plus riche, plus polyvalent.

- Ce n'est pas le modèle d'un corps,
- ni d'un système neuronique,

– ni même d'un appareil psychique (il y manque tout pour faire une psychologie, émotions, affects, raisonnement, etc.).

– Ce n'est pas non plus un modèle de l'inconscient. Celui-ci n'en est qu'une partie.

Ce schéma, on peut le dessiner par en dessus, ce qui a notamment pour intérêt de faire ressortir un aspect, celui de la tangence de deux circuits. Dont on ne peut éviter de penser que ce sont des circuits langagiers.

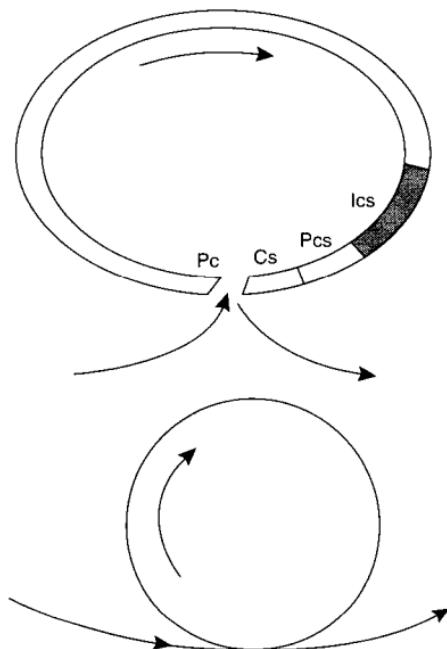


Schéma III (1 et 2)

Il faut noter que cette idée de tangence correspond très exactement à celle de marginalité (préfixe *neben*), que Freud ne cesse d'employer pour désigner le surgissement du sexuel et/ou de l'inconscient comme produit marginal (*Nebenprodukt*).

C'est un modèle polyvalent, mais qui s'applique par

priorité au surgissement de ce qu'on peut nommer, après Lacan, les « formations de l'inconscient ». Donc, parmi d'autres, un modèle du rêve. Mais il faut aussi admettre que les flèches du circuit externe peuvent être désafférentées de façon plus subtile que le simple « tout ou rien » d'un sommeil profond.

Le circuit externe, dans toutes ces formations, doit être conçu comme l'ensemble des messages quotidiens, autoconservatifs. Au point de tangence, les deux circuits se touchent un instant, mais le circuit interne, sexuel, se met à fonctionner par lui-même. Et ceci en sens inverse de l'autre. Ces formations de l'inconscient – rêve – acte manqué – etc – et *sans doute aussi la séance analytique* – ne constituent pas un « autre chose » excluant purement et simplement le discours quotidien, mais quelque chose qui se produit, lancé pour ainsi dire à partir du point de tangence, et qui se marginalise pour devenir auto-nome.

Qui plus est, avec ce réenroulement, il s'est produit quelque chose de paradoxal. Le modèle précédent, « déroulé linéairement », était un modèle de fermeture. Une boîte noire fonctionnant selon le principe behaviouriste stimulus-réponse. Avec l'enroulement suggéré par Freud et ceci, paradoxalement, le modèle en ayant l'air de se refermer, devient un *modèle d'ouverture*, par le biais de la tangence entre deux circuits.

Pour rappeler encore l'expérience dite de satisfaction et les critiques que nous lui avons apportées, on pourrait montrer que notre modèle serait assez adéquat pour figurer ce que je nommerais dès lors « *l'expérience de séduction* ». Le circuit externe, message énigmatique de l'adulte, autoconservatif mais contaminé par le sexuel, vient, au point de contact s'inscrire puis être soumis au refoulement. C'est à une véritable *néogenèse du sexuel* chez l'enfant que nous assistons, et non pas à une éclosion endogène. Rien n'interdit, dans cette variante du modèle, de figurer précisément le corps en ce point de tangence.

Fig. 1

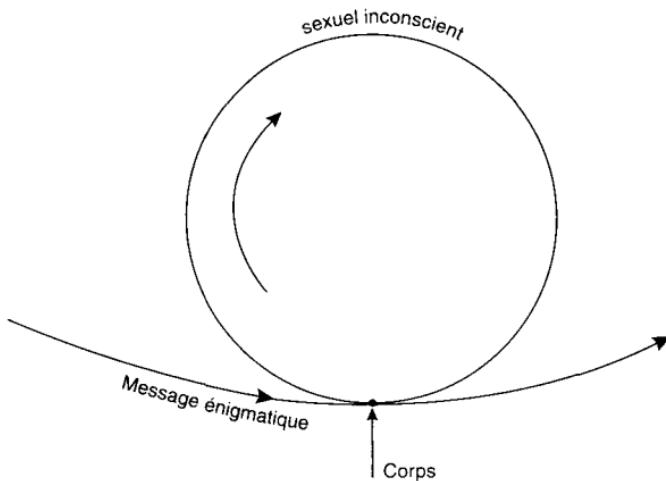


Schéma III (3)

Je reviens à ma question du rêve comme communication ou embryon, amorce de communication. C'est ici que la locution, « voie royale vers l'inconscient » ne doit pas nous amener à confondre les deux : l'inconscient et le rêve. Que le rêve n'ait aucune intention communicative, comme le dit parfois Freud, c'est peut-être là une formule abusive, et qui n'est valable, à la rigueur, que pour l'inconscient, le ça lui-même. Lorsqu'il réexamine la question, en 1923, dans ses « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve », il est bien moins catégorique. Sans doute « l'exploitation dans l'analyse est une visée qui à l'origine se situe tout à fait loin du rêve »¹. Mais Freud concède très volontiers que les rêves, dans l'analyse, sont le lieu d'un « rendement supérieur », un « moteur », une « puissance inconsciente ».

1. OCFP, XVI, 175, *GW*, XIII, 310.

Qu'il attribue cette puissance à la suggestion n'est pas pour nous satisfaire, mais, avec le terme de transfert nous sommes plus à l'aise. Encore faut-il s'entendre sur le mot !

Les rêves obéissent-ils à une visée communicative pendant l'analyse ? certainement. Mais pour inouïe, inaugurelle même que soit la situation analytique, on ne saurait ignorer qu'elle se trouve quelque peu préfigurée dans d'autres situations interhumaines. On ne saurait alors nier que, *de tout temps et en tout lieu*, les rêves ont comporté une certaine ouverture allocutoire. Assurément le rêve ne parle pas directement à quelqu'un. Il fonctionne pleinement, même s'il est oublié. Une multitude de rêves tombent ainsi dans l'oubli. Mais on ne peut nier qu'il existe depuis toujours une certaine compulsion à raconter à d'autres le rêve, à l'ouvrir sur autrui.

Ferenczi, encore lui, écrit ce court fragment digne d'être cité en entier (OC, II, p. 32) :

« À qui raconte-t-on ses rêves. Les psychanalystes savent qu'on se sent poussé inconsciemment à raconter ses rêves à la personne même que leur contenu latent concerne. Lessing, semble-t-il, en avait la prémonition lorsqu'il écrivit le distique suivant :

« Somnum

Alba mihi semper narrat sua somnia mane

Alba sibi dormit : somniat Alba mihi. »

Il faut aller plus loin, c'est-à-dire dépasser ici la notion d'un allocataire, *simple récepteur* émerveillé d'un récit fantastique. La réception poétique du rêve, qu'elle soit le fait des romantiques allemands ou des surréalistes, loin de nous satisfaire, risque de nous égarer. L'art divinatoire, de tout temps, a *réclamé* le récit de rêves à *interpréter*, et il est difficile de ne pas penser que c'est le devin, et l'*énigme* qu'il incarne, qui est l'élément *provocateur* de certains rêves¹.

« Provocation par l'analyste », c'est le terme que j'ai une fois employé à propos du transfert. Or si le transfert

1. Cf. le rêve d'Alexandre sur la prise de Tyr, et mon commentaire in *Problématiques*, V, p. 217-218.

dans la cure est bien provoqué par l'énigme incarnée par l'analyste, comment n'en serait-il pas de même pour les rêves pendant la cure. Le schéma de la tangence s'applique bien dans les deux cas : pour le transfert dans le rêve et pour le transfert dans la cure. Dans les deux cas, c'est l'adresse – réelle ou supposée, mais toujours énigmatique – de l'analyste, qui suscite ce transfert, et provoque l'espèce de néogenèse libidinale qui lui est liée.

Pour rendre hommage au primat de l'autre, comme originaire dans la constitution de notre inconscient, j'ai voulu favoriser, à l'encontre des mécanismes dont le sujet est à l'origine, les verbes et les actions où *le sujet est l'autre*. Ainsi, en plus du terme central de séduction, ceux de provocation, voire d'inspiration (l'autre séduit, provoque, inspire, etc.). Il me vient à l'esprit, aujourd'hui, d'y ajouter celui de chercher, au sens populaire où l'on dit : « tu me cherches ».

Il me « cherche » et je le trouve, formule où se recroisent Picasso : « je ne cherche pas, je trouve », Freud, avec sa « trouvaille » de l'objet (*Objektfindung*) et même Pascal avec la parole qu'il entend de la bouche du Christ : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ».

Ainsi pourrait on dire que le rêve, dans certaines circonstances, est cherché, provoqué par un allocitaire potentiel ; et le rêve, à son tour va, pour ainsi dire, « chercher » le désir inconscient.

Le chapitre VII est, à lui seul, une œuvre monumentale, dans ce monument qu'est la *Traumdeutung*. À le traduire pas à pas, et avec quelles difficultés, j'ai appris une fois de plus que Freud n'est pas toujours, comme on le prétend, un grand écrivain ni, *a fortiori* un auteur à lire dans le train, mais un immense penseur. J'ai, une fois de plus, voulu le mettre au travail. Mais quelle joie de découvrir, comme dans un recouvert, l'instrument majeur pour ce travail. Avec cette note de trois lignes sur l'enroulement du schéma, c'est comme une porte, un corridor qui s'ouvre sur un autre chapitre VII, virtuel mais non moins effectif.

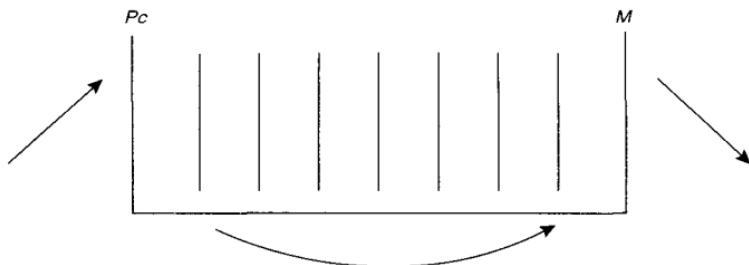
Cet « autre » chapitre VII n'est pas l'image en miroir du premier. Riche de mille développements, il tient compte, si on en développe les conséquences, de la découverte majeure et initiale de Freud, même si elle se trouve toujours enfouie à nouveau : le primat du message de l'autre dans la constitution de l'inconscient sexuel.

POST-SCRIPTUM À « FAUT-IL RÉÉCRIRE LE CHAPITRE VII ? »

Pour aller plus loin dans la perspective de « réécrire le chapitre VII », je veux citer le passage inaugural de Freud et indiquer l'infexion que je lui donne :

« Nous attribuons ainsi à l'appareil une extrémité sensitive et une extrémité motrice ; à l'extrémité sensitive se trouve un système qui reçoit les perceptions, à l'extrémité motrice un autre qui ouvre les vannes de la mobilité. Le processus psychique se déroule en général de l'extrémité-perception à l'extrémité-motilité. Le schéma le plus général de l'appareil psychique aurait donc l'aspect suivant (OCFP, IV, p. 590-591) :

Fig. 1



Mais il n'y a là que l'accomplissement de cette exigence qui nous est depuis longtemps familière : l'appareil psychique doit être construit comme un appareil réflexe. Le processus réflexe reste aussi le modèle de tout fonctionnement psychique. »

Ce schéma, en apparence, est celui d'un organisme vivant (seul et non pas même en association avec d'autres) plongé dans le monde matériel. Il reçoit des stimuli (Pc = perception) et restitue des réponses motrices (M). Le schéma de l'arc réflexe est caractéristique de ce fonctionnement : il restitue tout ce qu'il a reçu.

Je propose qu'il s'agisse en réalité d'un « appareil de l'âme » – que ce soit chez l'homme ou même l'animal social (homéotherme) – plongé non pas dans un monde de stimuli mais dans un monde de messages. Il reçoit des messages et doit les traduire, ceci au risque de laisser de l'intraduit. C'est un tel schéma qui se trouve enroulé sur lui-même.